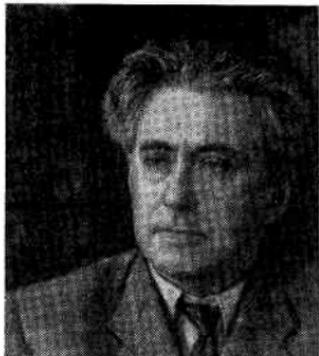


## LA PIPE DU COMMUNARD



Il est beaucoup de belles villes, mais de toutes la plus belle est Paris, plein du rire insouciant des femmes, où les élégants, sous les marronniers, boivent des liqueurs vermeilles, où mille feux se jouent sur le grès miroitant des places immenses.

Le maçon Louis Roux était né à Paris. Il se rappelait les Journées de Juillet 48. Il avait alors sept ans, et il avait faim. Tel un petit corbeau, il ouvrait le bec sans mot dire, et attendait en vain, car son père, Jean Roux, n'avait pas de pain. Il n'avait que son fusil, et un fusil, ça ne se mange pas. Louis se rappelait ce matin d'été et son père en train de nettoyer son fusil, tandis que sa mère pleurait, en s'essuyant le nez à son tablier. Louis avait suivi son père en trotinant : il pensait qu'avec son fusil tout propre son père allait tuer un boulanger et s'emparerait du plus gros pain, d'un pain plus gros que Louis, plus gros qu'une maison. Mais son père se joignit à d'autres hommes aux faces sombres, qui avaient, eux aussi, des fusils. Ils se mirent à chanter tous ensemble et à crier : « Du pain ! »

Louis, le cœur défaillant, s'attendait, en réponse à ces merveilleuses chansons, à voir dégringoler en averse des fenêtres boules de pain, croissants et galettes. Mais au lieu de cela, un bruit violent retentit, suivi d'une pluie de petites balles. Un des hommes qui criaient « du pain ! », cria « Aïe ! » et tomba. Alors son père et les autres se mirent à faire des

---

ILYA EHRENBURG (né en 1891). Son premier recueil de poèmes paraît à Paris en 1910. Parmi ses romans les plus célèbres figurent *les Aventures extraordinaires de Julio Jurenito* (traduit aux Editions Plon), *le Deuxième jour de la création* (N.R.F., Paris 1933), *Sans reprendre haleine* (N.R.F., 1935), *la Chute de Paris* (E.F.R., Paris), *la Tempête* (E.F.R.), *le Neuvième flot* (E.F.R.), *le Dégel* (Gallimard), les *Mémoires : Des années et des hommes* (quatre volumes parus aux Editions Gallimard).

*Euvres et Opinions* a publié *Deux portraits* d'Ehrenbourg dans son n° 8 de 1965 et *le Don de sympathie* (n° 4 de 1966).

choses incompréhensibles : ils abattirent par terre deux bancs, amenèrent de la cour voisine un baril, une table cassée et même un grand poulailler. Ils placèrent le tout au beau milieu de la rue et se couchèrent sur le sol. Louis pensait que ces gens aux faces sombres jouaient à cache-cache. Puis ils se mirent à tirer des coups de fusil, et on tirait aussi sur eux. Puis arrivèrent encore d'autres gens. Ceux-là avaient aussi des fusils, mais ils souriaient gaiement, de grandes et belles cocardes brillaient sur leurs bonnets à poil et tout le monde les appelait « les gardes ». Ces gens prirent son père et l'emmenèrent par le boulevard Saint-Martin. Louis pensait que ces joyeux gardes allaient faire manger son père et il les suivit, bien qu'il fût déjà tard. Des femmes riaient, sur le boulevard, les élégants, sous les marronniers, buvaient des liqueurs vermeilles, et des milliers de gens se coudoyaient sur le grès miroitant du trottoir. Près de la Porte Saint-Martin, une de ces femmes insouciantes, assise à la terrasse d'un café, cria aux gardes :

— Pourquoi l'emenez-vous si loin ? Il peut tout aussi bien recevoir son compte ici. . .

Louis s'approcha en trotinant de la femme rieuse, et, sans mot dire, ouvrit le bec, tel un petit corbeau. Un des gardes épaula son fusil et fit feu de nouveau. Le père poussa un cri et tomba, et la femme riait. Louis accourut à son père, se cramponna à ses jambes, qui remuaient encore, comme si son père, gisant, voulait marcher, et se mit à hurler terriblement.

La femme dit alors :

— Il faut abattre aussi cette petite vermine !

Mais un élégant qui, au guéridon voisin, buvait une liqueur vermeille, objecta :

— Et alors, qui donc va travailler ?

Et Louis resta. Après ce juillet terrible vint un tranquille mois d'août, plus personne ne chantait et personne ne tirait. Louis grandit et justifia la confiance du bon élégant. Jean Roux, le père, était maçon et Roux Louis devint maçon. En pantalon bouffant de velours et en blouse de cotonnade bleue, il bâtissait des maisons, été comme hiver. Le beau Paris voulait devenir encore plus beau, et Louis était partout où l'on perceait des rues neuves, à l'Etoile, aux sept branches rayonnantes, aux vastes boulevards Haussmann et Malesherbes, bordés de marronniers, à la fastueuse avenue de l'Opéra, aux bâtiments encore entourés d'échafaudages, quand les commerçants impatients y emménageaient déjà leurs merveilles : fourrures, dentelles et pierres précieuses. Il bâtissait théâtres et boutiques, cafés et banques, il bâtissait de superbes maisons, pour que des femmes insouciantes puissent sourire comme si de rien n'était, aux jours où dans la rue soufflent les vents de la Manche et où dans les mansardes ouvrières les brouillards de novembre vous transissent jusqu'aux os ; il construisait des bars pour que les élégants ne cessent, par les sombres nuits sans étoiles, de boire leurs liqueurs vermeilles. Montant

de lourds blocs de pierre, il bâtissait la légère couverture d'ardoise de la ville la plus belle de toutes — Paris.

Parmi des milliers de « blouseux », il y en avait un du nom de Louis Roux, en pantalon de velours, saupoudré de plâtre, coiffé d'un feutre plat à larges bords, la pipe en terre aux dents, et comme des milliers d'autres, il travaillait honnêtement à la prospérité du Second Empire.

Il bâtissait de superbes maisons, toute la journée sur les échafaudages, mais il couchait, la nuit, dans un galetas puant de la rue de la Veuve Noire, au faubourg Saint-Antoine. Le galetas sentait le plâtre, la sueur et l'infâme tabac noir à bon marché ; la maison sentait les crottes de chat et le linge sale, et la rue de la Veuve Noire, comme toutes les rues du faubourg, sentait la graisse des réchauds des marchands de frites, l'écœurante odeur des carcasses de chevaux aux chairs violacées pendues aux étaux des bouchers, le hareng, les détritrus des fosses d'aisance et la fumée des misérables poêles. Mais ce n'est pas à cause de la rue de la Veuve Noire, c'est à cause des Grands Boulevards, embaumant le muguet, la mandarine et les trésors des parfumeries de la rue de la Paix, c'est pour ces boulevards et pour cette Etoile à sept branches, où les « blouseux » passaient leurs journées sur les échafaudages branlants, que Paris est nommé la plus belle de toutes les villes.

Louis Roux bâtissait cafés et bars, portait des pierres pour « La Régence », le café favori des joueurs d'échecs, pour le « Café Anglais », rendez-vous des snobs, des propriétaires d'écuries de course et des étrangers de marque, pour la « Taverne de Madrid », où se réunissaient les acteurs d'une vingtaine de théâtres, et pour bien d'autres édifices superbes. Mais jamais Louis Roux, depuis le jour de la mort de son père, n'approchait du seuil des cafés déjà bâtis, et pas une fois il ne goûta de ces liqueurs vermeilles. Les quelques petites pièces blanches qu'il touchait de l'entrepreneur allaient au vieux cabaretier de la rue de la Veuve Noire, qui lui rendait là-dessus quelques gros sous noirs et lui versait dans un verre un breuvage trouble. Louis sifflait d'un coup l'absinthe et s'en allait dormir dans son galetas.

Quand il n'y avait plus ni pièces blanches ni sous noirs, ni absinthe, ni pain, ni travail, Louis, raclant au fond de sa poche une pincée de tabac en poussière ou ramassant un mégot dans la rue en bourrait sa pipe et vaguait ainsi, sombre, par les rues du faubourg Saint-Antoine. Il ne chantait pas ni ne criait « du pain ! », comme l'avait fait une fois son père, Jean Roux, car il n'avait ni fusil pour tirer, ni fils au bec ouvert, comme un petit corbeau.

Louis Roux faisait tout ce qu'il pouvait pour que les femmes de Paris puissent rire sans souci, mais en entendant leurs rires, il s'écartait avec effroi : ainsi riait une fois cette femme à la terrasse d'un café du boulevard Saint-Martin, tandis que Jean Roux gisait sur le pavé, tâchant encore de marcher. Et jusqu'à vingt-cinq ans, Louis n'avait encore jamais

vu de près une jeune femme. Mais quand il eut vingt-cinq ans et qu'il déménagea d'une mansarde de la rue de la Veuve Noire dans une autre, il lui arriva ce qui arrive tôt ou tard à tous les gens. Dans la mansarde voisine vivait Juliette, une jeune ouvrière à la journée. Louis fit un soir la rencontre de Juliette dans l'étroit escalier en colimaçon, il entra chez elle prendre des allumettes car sa pierre à briquet était usée et ne donnait plus de feu, puis, une fois entré, il n'en sortit qu'au matin. Le lendemain, Juliette transporta toutes ses chemises, sa tasse et sa brosse dans la mansarde de Louis et devint sa femme, et un an après apparut dans l'étroite mansarde un hôte nouveau qu'on inscrivit à la mairie sous le nom de Paul-Marie Roux.

Ce fut ainsi que Louis connut la femme, mais à la différence de tant d'autres dont s'enorgueillit à bon droit le beau Paris, Juliette ne riait jamais d'un rire insouciant, bien que Louis l'aimât très fort, comme peut aimer un maçon qui soulève de lourdes pierres et bâtit de superbes édifices. Sans doute ne riait-elle jamais parce qu'elle vivait dans la rue de la Veuve Noire, où l'on entendit une seule fois la vieille blanchisseuse Marie rire d'un rire insouciant, quand on vint l'emmener à l'hospice des fous. Et sans doute encore Juliette ne riait-elle pas, car elle n'avait que deux chemises, et que Louis qui, souvent, n'avait ni pièces blanches ni sous noirs et vaguait sombre, la pipe aux dents, par les rues du faubourg Saint-Antoine, ne pouvait même lui donner un jaunet pour s'acheter une robe neuve.

Au printemps de 1869 — Louis avait alors vingt-huit et son fils Paul deux ans — Juliette prit ses deux chemises, sa tasse et sa brosse et s'en fut vivre au logis du boucher qui vendait de la viande de cheval dans la rue de la Veuve Noire. Elle laissa Paul à son mari, car le boucher était un homme nerveux, et s'il était grand amateur de jeunes femmes, il n'aimait pas du tout les enfants. Louis prit son fils, le berça pour l'empêcher de pleurer, gauchement, car il savait soulever les pierres mais non pas les enfants, et s'en fut la pipe aux lèvres par les rues du faubourg Saint-Antoine. Il aimait très fort Juliette, mais se rendait compte qu'elle avait bien fait, car le boucher avait beaucoup de jaunets, il pourrait même déménager dans une autre rue, et avec lui, Juliette apprendrait à rire, d'un rire insouciant. Il se rappela ce que son père Jean, en sortant par ce matin de juillet, avec son fusil nettoyé, avait dit à sa femme en pleurs, la mère de Louis :

— Je dois y aller et toi, tu dois tâcher de me retenir. Le coq cherche où jucher le plus haut, le navire le grand large, et la femme, une vie tranquille.

En se rappelant ces paroles de son père, Louis pensa encore une fois qu'il avait eu raison de tâcher de retenir Juliette, mais que Juliette avait eu raison de le quitter pour le riche boucher.

Puis Louis continua à bâtir des maisons et à prendre soin de son fils. Mais bientôt la guerre éclata et les maudits Prussiens investirent

Paris. Personne ne voulait plus bâtir de maisons, et les échafaudages des chantiers inachevés étaient déserts. Les obus des canons prussiens détruisirent de nombreux édifices du beau Paris, auxquels avaient travaillé Louis Roux et les autres maçons. Louis était sans travail, sans pain, et Paul, à trois ans, avait déjà appris à ouvrir le bec sans mot dire, tel un petit corbeau. Alors on donna à Louis un fusil. Le fusil en mains, il ne s'en fut pas chanter et crier « du pain ! », mais s'en fut comme des milliers d'autres maçons, charpentiers et forgerons défendre la plus belle de toutes les villes, Paris, contre les maudits Prussiens. La brave madame Monod, propriétaire d'une boutique de légumes, prit chez elle le petit garçon. Nu-pieds, par les froids cruels de l'hiver, au fort Saint-Vincent, Louis Roux, avec les autres « blouseux », roulait des boulets pour un canon, et le canon tirait sur les maudits Prussiens. Il restait de longs jours sans manger, car Paris était affamé. Il eut les pieds gelés, car l'hiver du siège fut d'une rigueur inouïe. Les obus prussiens tombaient sur le fort Saint-Vincent et le nombre des ouvriers fondait toujours, mais Louis Roux ne quittait pas son poste auprès du petit canon, car il défendait Paris. Et la plus belle des villes valait une telle défense. En dépit de la faim et du froid, les boulevards des Italiens et des Capucines miroitaient de feux, les élégants n'étaient pas sevrés de leurs liqueurs vermeilles, et les sourires insouciantes ne s'évanouissaient pas des visages féminins.

Louis Roux savait qu'il n'y avait plus d'empereur, et qu'à présent c'était, à Paris, la République. En roulant les boulets pour son canon, il n'avait pas le loisir de réfléchir à ce que c'était que la « République », mais les ouvriers venus de Paris disaient que les cafés des boulevards étaient comme auparavant pleins d'élégants et de femmes insouciantes. Louis Roux, en écoutant leurs murmures courroucés, comprenait que rien n'était changé à Paris, que la « république » ne se trouvait pas dans la rue de la Veuve Noire, mais dans les vastes avenues de l'Etoile à sept branches, et quand le maçon aurait chassé les Prussiens, le petit Paul n'aurait comme auparavant qu'à rester le bec ouvert. Louis Roux savait cela, mais il ne quittait pas son poste auprès du canon, et les Prussiens ne pouvaient entrer dans la ville de Paris.

Mais un matin, on lui donna l'ordre de quitter son canon et de s'en retourner à la rue de la Veuve Noire. Les gens qu'on appelait la « république » et qui étaient sans doute des élégants ou des femmes insouciantes, avaient laissé entrer les maudits Prussiens dans le beau Paris. Sombre, la pipe aux dents, Louis Roux vaguait par les rues du faubourg Saint-Antoine.

Les Prussiens s'en allèrent comme ils étaient venus, mais personne ne bâtissait de maisons. Paul restait le bec ouvert comme un petit corbeau, et Louis Roux se mit à astiquer son fusil. Alors fut affiché sur les murs un ordre menaçant, comme quoi les « blouseux » avaient à rendre leurs fusils, car les élégants et les femmes insouciantes,

qu'on appelait la « République » se rappelaient les Journées de juillet 48.

Louis ne voulait pas rendre son fusil, et non plus que lui, tous les « blouseux » du faubourg Saint-Antoine et de beaucoup d'autres faubourgs. Ils sortirent dans la rue avec des fusils et tirèrent. C'était par une tiède soirée, dans les tout premiers jours du printemps, à Paris.

Le lendemain, Louis Roux vit défiler par les rues tout un cortège de coupés élégants, de gros équipages, de fourgons et de charrettes. Les charrettes étaient chargées de toute sorte de bagage, et dans les coupés roulaient les gens que Louis avait l'habitude de voir dans les cafés des grands boulevards ou au Bois de Boulogne : de petits bouts de généraux tout menus, en képi rouge, aux moustaches qui pendaient d'un air menaçant, des jeunes femmes en crinolines bordées de dentelles, des abbés aux chairs flasques en soutanes violettes, de vieux élégants coiffés de cylindres étincelants, noirs, gris et beiges, de jeunes officiers qui n'avaient jamais été au fort Saint-Vincent, ni aux autres forts, des laquais importants et chauves, de petits chiens avec des nœuds de ruban sur leur poil bien peigné et soyeux, et jusqu'à des perroquets criards. Tout ce monde filait vers la porte de Versailles. Et quand Louis Roux passa le soir sur la place de l'Opéra, il vit les cafés déserts, où les élégants ne buvaient plus leurs liqueurs vermeilles, et les vitrines aveuglées de planches, auprès desquelles ne riaient plus des femmes insouciantes. Les gens des Champs-Élysées, d'Auteuil et de Saint-Germain, par dépit contre les « blouseux » qui ne voulaient pas rendre leurs fusils, avaient quitté le beau Paris, et même le grès miroitant des trottoirs, sans les reflets des feux éteints, s'étalait triste et noir.

Louis Roux vit que la « République » était partie dans les coupés et les fourgons. Il demanda aux autres ce qui restait à sa place. On lui répondit : « La Commune de Paris ». Louis comprit que la Commune de Paris vivait quelque part, non loin de la rue de la Veuve Noire.

Mais les élégants et les femmes qui avaient quitté Paris ne voulaient pas oublier la plus belle de toutes les villes. Ils ne voulaient pas la laisser aux maçons, aux charpentiers et aux forgerons. Et les boulets de canon recommencèrent à démolir les maisons ; ceux qui les envoyaient maintenant n'étaient plus les maudits Prussiens, mais les bons habitués du « Café Anglais » et autres. Et Louis comprit qu'il devait aller reprendre son poste au fort Saint-Vincent. Mais la patronne de la boutique de légumes, madame Monod, n'était pas seulement une brave femme, elle était aussi bonne catholique. Elle refusa de laisser mettre le pied dans sa maison au fils d'un de ces mécréants qui avaient assassiné l'archevêque de Paris. Louis mit alors sa pipe entre ses dents, son fils Paul sur ses épaules et se rendit au fort Saint-Vincent. Il roulait des boulets pour le canon, tandis que Paul jouait auprès avec des douilles vides. Le petit garçon dormait la nuit dans la maison du gardien du château d'eau du

fort Saint-Vincent. Le gardien fit cadeau à Paul d'une pipe en terre, toute pareille à celle que fumait Louis Roux, et d'un petit bout de savon.

Et maintenant, Paul, quand il en avait assez d'entendre les coups de canon et de regarder la pièce crachant des boulets, pouvait encore faire des bulles de savon, des bulles multicolores : bleues, roses et mauves. Elles ressemblaient aux ballons des Tuileries, qu'achetaient aux petits garçons bien vêtus les élégants et les femmes insouciantes. Sans doute ne vivaient-elles qu'un instant, les bulles de savon du fils du « blouseux », tandis que les ballons des enfants du quartier des Champs-Élysées duraient toute une journée, attachés à un fil solide, mais les uns comme les autres étaient beaux, et les uns comme les autres mouraient vite. Tandis qu'il soufflait des bulles de savon avec sa pipe en terre, Paul oubliait d'ouvrir le bec dans l'attente d'un morceau de pain. Et en s'approchant des gens que tous appelaient les « communards », et parmi lesquels se trouvait Louis Roux, il serrait gravement entre ses dents sa pipe vide, pour imiter son père. Et les gens, oubliant un instant le canon, disaient affectueusement à Paul :

— Tu es un vrai communard.

Mais les ouvriers avaient peu de canons et peu de boulets, et ils étaient peu nombreux. Tandis que les gens qui avaient quitté Paris et vivaient à présent dans l'ancienne résidence des rois, à Versailles, faisaient venir chaque jour de nouveaux soldats, fils des paysans aux têtes dures, et de nouveaux canons, don des maudits Prussiens. Ils s'avançaient toujours plus près des remparts qui entourent la ville de Paris. Beaucoup de forts étaient déjà entre leurs mains, et plus personne ne venait relever les canonnières tués qui défendaient avec Louis Roux le fort Saint-Vincent. Le maçon maintenant roulait lui-même les boulets, chargeait lui-même le canon, tirait lui-même, aidé seulement de deux survivants.

Dans l'ancienne résidence des rois de France régnait la gaieté. Les cafés ouverts à la hâte dans des baraques en planches ne pouvaient accueillir tous les amateurs de liqueurs vermeilles. Les abbés en soutane violette célébraient des *Te Deum* somptueux. Tout en lissant leurs moustaches qui pendaient d'un air menaçant, les généraux causaient avec les officiers prussiens en visite. Et les laquais chauves s'empressaient déjà de faire les valises des maîtres, prêts à rentrer dans la plus belle de toutes les villes. Le parc superbe, poussé sur les ossements de vingt mille ouvriers qui, nuit et jour, avaient terrassé, percé des allées, asséché les marais, pour ne pas enfreindre le délai fixé par le Roi-Soleil, était pavoisé de drapeaux en l'honneur de la victoire. De jour, les clairons de bronze gonflaient leurs joues, les tritons en pierre des neuf grandes et des quarante petites fontaines versaient leurs larmes hypocrites, et de nuit, aux heures où, dans Paris saigné, les feux éteints ne se jouaient plus sur le grès miroitant des places, les guirlandes de lampions de fête scintillaient impudemment.

François d'Eymonian, lieutenant de l'armée nationale, avait apporté à sa fiancée, Gabrielle de Bonivet, un bouquet de suaves lys, témoignage de la noblesse et de la pureté de ses sentiments. On les avait mis dans un porte-bouquet en or, incrusté de saphirs, acheté à Versailles chez un joaillier de la rue de la Paix, qui avait réussi, dès le premier jour de l'insurrection, à sauver ses trésors. Le bouquet était aussi une offrande en l'honneur de la victoire, car François d'Eymonian était venu, en permission de la journée, du front de Paris. Il raconta à sa fiancée que les insurgés étaient défaits. Le lendemain, ses soldats prendraient le fort Saint-Vincent et entreraient dans Paris.

— Quand ouvre la saison de l'Opéra ? demanda Gabrielle.

Puis ils se livrèrent à un gazouillis amoureux, tout à fait naturel entre un jeune héros arrivant du front et sa fiancée qui lui brodait une bourse de satin. Dans un vif épanchement de tendresse, tout en appuyant sa main de rude combattant contre le corsage abricot de Gabrielle, François dit :

— Tu n'as pas idée, ma chérie, de la férocité de ces communards. J'ai vu, aux jumelles, au fort Saint-Vincent, un petit garçon tirer du canon. Et figure-toi, ce petit monstre fume déjà la pipe.

— Oui, mais vous allez les tuer tous, les enfants avec, gazouilla Gabrielle, et son sein palpita plus fort sous la main du guerrier.

François d'Eymonian savait ce qu'il disait. Le lendemain matin, les soldats de son régiment reçurent l'ordre de prendre le fort Saint-Vincent. Louis Roux et les deux communards survivants leur tirèrent dessus. Alors François d'Eymonian donna l'ordre d'agiter le drapeau blanc, et Louis Roux qui avait entendu dire que le drapeau blanc signifiait la paix cessa de tirer. Il pensait que les soldats voulaient épargner la plus belle des villes et, par conséquent, faire la paix avec la Commune de Paris. Les trois communards, souriant et fumant la pipe, attendaient les soldats, et le petit Paul qui n'avait plus de savon pour faire des bulles, gardait la pipe aux dents pour faire comme son père, et souriait lui aussi. Mais quand les soldats furent arrivés au fort Saint-Vincent, François d'Eymonian ordonna à trois d'entre eux, les meilleurs fusils de la Haute Savoie, de tuer les trois insurgés. Quant au petit communard, il voulait le prendre vivant pour le montrer à sa fiancée.

Les montagnards de Savoie savaient tirer. Pénétrant dans le fort Saint-Vincent, les soldats virent trois hommes tués, avec leurs pipes, gisant auprès du canon. Les soldats avaient vu bien des gens tués et ne s'étonnèrent pas. Mais en apercevant sur le canon un petit garçon, la pipe aux dents, ils ne surent que penser et invoquèrent, les uns le saint nom de Jésus, les autres le diable et tout son train.

— Et d'où sors-tu, graine de punaise ? demanda un des Savoyards.

— Moi, je suis un vrai communard, répondit Paul Roux en souriant.

Les soldats voulaient le clouer de leurs baïonnettes, mais le caporal dit que le capitaine François d'Eymonien avait donné ordre d'amener le petit communard à l'un des onze dépôts où l'on parquait les prisonniers.

— Combien il en a tué, des nôtres, ce gentil petit ange ! grommelaient les soldats en poussant devant eux Paul à coups de crosse. Et le petit Paul, qui n'avait jamais tué personne et n'avait jamais rien fait que de souffler des bulles de savon avec sa pipe, ne comprenait pourquoi ces gens l'insultaient et le maltrahaient.

Les soldats de l'armée nationale amenèrent l'insurgé prisonnier Paul Roux, alors âgé de quatre ans, dans Paris conquis. Dans les faubourgs du Nord, les communards tiraient toujours, combattant jusqu'à la mort, mais dans les quartiers des Champs-Élysées, de l'Opéra et dans le quartier neuf de l'Etoile aux sept branches, les gens se réjouissaient déjà. C'était en mai, le mois le plus beau, sous les marronniers en fleur des Grands Boulevards, aux guéridons de marbre des cafés, les élégants buvaient leurs liqueurs vermeilles et les femmes souriaient insouciantes. Quand ils virent passer devant eux, sous escorte, le petit communard, ils crièrent qu'on le leur livrât. Mais le caporal se rappelait l'ordre du capitaine et protégeait Paul. Alors on leur livra d'autres prisonniers, hommes et femmes. Ils leur crachaient dessus, les battaient de leurs cannes artistement travaillées, et ceux qui tombaient de fatigue, ils les perçaient d'une baïonnette prise à quelque soldat qui passait par là.

On amena Paul Roux au Jardin du Luxembourg. Là, devant le palais, une vaste enceinte avait été aménagée pour y parquer les insurgés prisonniers. Paul se promenait gravement parmi eux avec sa pipe et, pour consoler quelques femmes qui pleuraient amèrement, il disait :

— Je sais souffler des petites bulles de savon. Mon père, Louis Roux, fumait la pipe et tirait du canon. Je suis un vrai communard.

Mais comme elles avaient laissé quelque part, au faubourg Saint-Antoine, des enfants qui aimaient eux aussi, peut-être, souffler des bulles de savon, les femmes en écoutant Paul pleuraient encore plus amèrement.

Alors Paul s'assit sur l'herbe et se mit à penser aux bulles de savon, si jolies : bleues, roses et mauves. Mais comme il n'avait pas la force de penser longtemps, et que du fort Saint-Vincent au Jardin du Luxembourg il avait fait un long et dur chemin, Paul s'endormit bientôt sans quitter des mains sa pipe.

Pendant qu'il dormait, un gracieux landau attelé de deux trotteurs roulait sur la route de Versailles : François d'Eymonien amenait sa fiancée, Gabrielle de Bonivet, dans le beau Paris. Et Gabrielle de Bonivet n'avait jamais été si belle qu'en ce jour. L'ovale délicat de son visage rappelait les portraits des vieux maîtres florentins. Elle portait une robe couleur citron, ornée de dentelles brodées au couvent de Melsele. Une mignonne ombrelle protégeait des rayons du soleil de mai son teint mat, tel la fleur du pommier. Elle était en vérité la plus belle femme de Paris et, le sachant, elle souriait insouciante.

Une fois dans la ville, François d'Eymonian appela un soldat de son régiment qui passait par là et lui demanda où on avait parqué les prisonniers du fort Saint-Vincent. Et quand les amoureux entrèrent au Jardin du Luxembourg et virent les marronniers en fleur, la grotte tapissée de lierre de la fontaine Médicis et les merles noirs sautillant par les allées, le cœur de Gabrielle de Bonivet déborda de tendresse et, serrant la main de son fiancé, elle chuchota :

— Mon chéri, que la vie est belle ! . . .

Les prisonniers — car il ne se passait pas une heure sans qu'on emmenât quelqu'un d'entre eux au poteau —, regardèrent avec effroi les galons du capitaine : chacun pensait que son tour était arrivé. Mais François d'Eymonian ne leur accorda nulle attention : il cherchait le petit communard. Et l'ayant trouvé, il l'éveilla d'un léger coup de pied. Le petit garçon éveillé en sursaut éclata en sanglots, puis, à la vue du gai visage de Gabrielle, si différent des tristes visages des autres femmes qui l'entouraient, il mit sa pipe aux dents, sourit et dit :

— Moi, je suis un vrai communard.

Gabrielle, satisfaite, dit :

— Si petit, en vérité ! Je pense qu'ils naissent assassins et qu'il faut maintenant les exterminer tous, même les nouveau-nés.

— A présent que tu l'as vu, il n'y a qu'à en finir avec lui, dit François, et il appela un soldat.

Mais Gabrielle le pria d'attendre un peu. Elle désirait prolonger les délices de cette légère et insouciantة journée. Elle se rappela qu'en promenade, une fois, durant la foire au Bois de Boulogne, elle avait vu une baraque, au fond de laquelle étaient pendues des pipes en terre, dont certaines tournoyaient rapidement. Des jeunes gens tiraient à la carabine sur ces pipes en terre.

Gabrielle de Bonivet, bien que de pur sang bleu, aimait les distractions populaires, et se rappelant les plaisirs de la foire, elle demanda à son fiancé :

— Je veux apprendre à tirer. La femme d'un vaillant officier doit savoir manier un fusil. Permetts-moi, que j'essaie de faire mouche sur la pipe de ce petit bourreau.

François d'Eymonian ne refusait jamais rien à sa fiancée. Il venait de lui faire présent d'un collier de perles, qui valait trente mille francs. Pouvait-il lui refuser cette innocente distraction villageoise ? Il prit le fusil du soldat et le remit à sa fiancée.

En voyant une jeune fille, fusil en mains, les prisonniers se sauvèrent de tous côtés, et coururent s'entasser dans l'autre coin de l'enclos. Paul, seul, restait tranquillement où il était, la pipe aux dents, et souriait. Gabrielle voulait attraper la pipe en mouvement et, tout en visant, elle dit au petit garçon :

— Cours donc ! Je vais tirer !

Mais Paul avait vu souvent comment les gens tiraient au fusil, aussi continuait-il à rester tranquillement à sa place. Alors Gabrielle, prise d'impatience, tira et, comme c'était la première fois — chose tout à fait pardonnable — elle manqua son coup.

— Ma chérie, dit François d'Eymonian, vous percez bien plus sûrement les cœurs de vos traits que vos balles ne cassent les pipes en terre. Voyez, vous avez tué cette petite vermine, mais la pipe est restée intacte.

Gabrielle de Bonivet ne répondit pas. Les yeux fixés sur la petite tache rouge et le souffle précipité, elle se serra contre François et demanda de rentrer chez soi, pleine à présent du besoin des caresses langoureuses de son fiancé.

Paul Roux, qui vécut quatre ans sur la terre, et plus que tout au monde aimait souffler des petites bulles de savon avec une pipe en terre, gisait inerte sur le sol.

J'ai récemment fait, à Bruxelles, la rencontre du vieux communard Pierre Lautrec. J'ai lié amitié avec lui, et le vieillard solitaire m'a fait présent de son unique trésor : la pipe en terre avec laquelle, il y a de cela cinquante ans, le petit Paul Roux soufflait des bulles de savon. Pierre Lautrec, en cette journée de mai, où l'insurgé de quatre ans fut tué par Gabrielle de Bonivet, se trouvait dans l'enclos du Jardin du Luxembourg. Presque tous ceux qui y étaient parqués furent fusillés par les Versaillais. Pierre Lautrec survécut, parce que certains élégants jugèrent qu'il fallait tout de même que quelqu'un travaille et que le beau Paris, qui voulait devenir encore plus beau, avait besoin de maçons, de charpentiers et de forgerons. Pierre Lautrec fut déporté pour cinq ans. Evadé de Cayenne, il se réfugia en Belgique, et à travers toutes sortes de tribulations, conserva la pipe ramassée près du corps de Paul Roux. Il m'en fit présent et me raconta tout ce que je viens d'écrire.

Je la touche souvent de mes lèvres desséchées de fureur. Il y reste la trace de quelque chose de tendre et d'innocent encore, celle peut-être des bulles de savon, depuis longtemps éclatées. Mais ce joujou du petit Paul Roux, tué par Gabrielle de Bonivet, la plus belle des femmes de Paris, la plus belle des villes, me parle de la grande Haine. En la pressant contre mes lèvres, je fais cette seule prière : ne pas baisser mon fusil à la vue du drapeau blanc, comme fit le pauvre Louis Roux, et, au nom de tous les bonheurs de la vie, ne pas livrer le fort Saint-Vincent, où tiennent encore ces trois insensés communards et ce petit garçon qui souffle des bulles de savon.